

**LE VERBE
AUXILIAIRE
BASQUE**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649775309

Le Verbe Auxiliaire Basque by W. J. Van Eys

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

W. J. VAN EYS

**LE VERBE
AUXILIAIRE
BASQUE**

LE VERBE AUXILIAIRE

BASQUE

PAR

W. J. VAN EYS.

— 0 —

PARIS
MAISONNEUVE

15. QUAI VOLTAIRE.
1874.

Handwritten signature or mark

LE VERBE AUXILIAIRE BASQUE.

Jusqu'à ce jour, autant que nous sachions, il n'a été donné aucune explication satisfaisante, scientifique, du verbe auxiliaire basque qui correspond à „avoir". Il était facile de voir que toutes les phrases pompeuses sur la simplicité du verbe basque ne reposaient sur aucune base solide et ne pouvaient donner le change à personne sur l'ignorance où l'on était quant à la nature du verbe auxiliaire. C'était plutôt le grand nombre et la régularité (factice peut-être dans quelques cas) des terminaisons qui étaient au fond de cette admiration. Quand nous avons publié, il y a à peu-près huit ans, notre essai de grammaire, nous nous sommes déjà plaint de ce que les éclaircissements qu'on nous donnaient, n'expliquaient rien du tout. Les observations que nous avons faites alors ont provoqué indirectement une réponse de M. l'abbé Inchauspe; voir M. Bladé, *Origine des Basques*, p. 295.

Dans son „Verbe basque" M. l'abbé ne donne aucune explication; par contre nous y trouvons une grande admiration pour le verbe basque. „Peut-on concevoir un plan d'une plus grande simplicité!" s'écrie M. l'abbé. „Mais" continue l'auteur „avec le mécanisme le plus simple, quelle prodigieuse puissance de composition! quelle admirable souplesse! quelle richesse de flexions!" Et plus loin „Le verbe est sa gloire (de la langue basque) et son orgueil.... il est unique et c'est l'une de ses plus belles prérogatives." On le voit l'enthousiasme est à son

comble, les adjectifs et les points d'exclamation abondent. Ce ravissement est concevable jusqu'à un certain point; mais il nous semble que ceux qui ne se contentent pas de la forme extérieure du verbe, mais qui demandent à en connaître la nature, que ceux-là auraient sacrifié avec plaisir quelques exclamations pour quelques bonnes explications. Peut-être ne faut-il pas trop regretter les commentaires; le passage auquel nous faisons allusion plus haut n'est pas de nature à éclaircir la question. Le voici: „Un écrivain allemand (M. van Eys) dans un essai de grammaire basque, qui n'est au fond qu'un recurage de la vieille grammaire de Larramendy prétend qu'on ne peut pas rapporter à un verbe unique les formes transitives et intransitives, attendu qu'elles n'ont pas le même radical. Cette observation comme la plupart de celles du même auteur n'est fondée que sur l'irréflexion et l'ignorance." L'auteur ne pouvait pas dire plus clairement (ni plus poliment) qu'il n'est pas de notre opinion; voici sa conclusion: „Il n'existe pas de radical pour les formes du verbe basque, qui, dans la même voix sont d'une variabilité infinie. Il ne faut connaître que les premiers termes du verbe pour en être convaincu. Je suis, se dit *niz*; il est, *da*; nous sommes, *gira*; j'étais, *nintzan*; il était, *zen*; j'ai, *dut*; j'avais, *nian*; ou *nuen*; il avait, *zian*. Il est évident qu'on ne peut pas plus donner un même radical à *niz*, *da* et *zen*, qu'à *dut*, *nian*, *zian*, et que ni les voix, ni les formes du verbe basque, ne peuvent se distinguer par les radicaux. Nous dirons donc avec les linguistes (!?) modernes qu'il n'y a qu'un verbe en basque, parce qu'il n'y a qu'une seule manière de rendre les modes, les temps et les relations diverses des personnes et des choses"....

Ainsi, parce qu'on ne peut pas donner un même radical à *niz*, *da*, et *zen*, il faudrait en conclure que le verbe basque n'a pas de radical! Ceci revient à dire que, puisqu'en français „fus, été, être" n'ont pas le même radical, le verbe être,

par conséquent, n'en a pas non plus. Quand même la thèse de M. l'abbé serait exacte, son argument ne vaut rien. Si pour d'autres langues on est arrivé après de patientes recherches à découvrir les formes primitives, ce n'est certes pas en s'y prenant de la façon de M. l'abbé; pour lui „fus” et „été” ne seraient jamais dérivés de *fuo* et de *stare*, mais seraient toujours restés des formes verbales sans radical!

Quand nous saurons à fond les lois de la phonétique basque nous y trouverons sans doute un auxiliaire qui nous sera très utile; si l'on voit que dans *ichok*, impératif de *ichedon* (pour *ich-egon*, avec permutation de *g* en *d*) le *o* est très probablement la seule lettre qui reste du verbe *egon*; ou que le provençal *renc* (rang) a donné très régulièrement le basque *herreka*, si l'on voit, disons nous, les mots s'altérer de la sorte, il est permis de croire que le verbe peut avoir souffert de la même manière, surtout le verbe auxiliaire qui est d'un usage si fréquent. Au reste la régularité apparente pourrait induire en erreur. Si pour l'amour de la régularité, l'on conjugait le verbe défectif „féris” sur le modèle „périr,” il n'y aurait aucun obstacle: je féris, tu féris, etc. Nous savons aujourd'hui que ce serait une erreur et que l'on disait anciennement: je fiers, tu fiers, etc.; v. M. Brachet, gram. histor. p. 216, note 1. Mais nous ne le saurions pas si la langue française avait été aussi peu connue que la langue basque... Ce qu'on vient de lire se trouve déjà dans l'introduction de notre dictionnaire comme réfutation des observations de M. l'abbé; nous l'avons reproduit ici n'ayant rien à y changer. On jugera si nos prévisions se sont réalisées. Nos études sur le verbe basque nous ont conduit à pouvoir prouver, croyons nous, que le verbe auxiliaire n'a rien d'extraordinaire.

S'il s'était agi de tout autre langue, il est probable que la théorie de M. l'abbé, que nous trouvons déjà dans les „Etudes grammaticales,” par A. Th. d'Abbadie et J. A. Chaho, ne se serait pas produite; mais on s'est tant complu à faire une

réputation d'étrangeté au basque que même l'absurde paraissait possible. Il était réservé à la langue basque de voir son verbe expliqué par une formule de dogmatique chrétienne! Comment s'est-elle tirée d'affaire, cette pauvre langue, avant l'invention de ce dogme?

Nous protesterions fortement contre ce nouvel élément de confusion, introduit dans l'étude de la langue basque, si nous n'espérons renverser tout cet échaffaudage d'hypothèses.

Dans un article de la Revue de linguistique, vol. V, p. 190 M. Vinson, en discutant les diverses théories sur le verbe basque, nous donne aussi la sienne. L'auteur admet *au* ou *u* plutôt *u* comme racine; racine qui ne paraît pas avoir de signification. Ce radical *au* ou *u* explique assez bien le présent de l'indicatif dans tous les dialectes; *dot* ou *daut*, bisc. *dut*, lab. nav. soul.; *det*, guip.; mais du moment qu'il s'agit d'expliquer tout autre temps, p. ex. *darotzut*, le radical *u* ne sert plus à rien et nous retombons dans un dédale de suppositions, de lettres euphoniques, redondantes et autres. Il est inutile de disenter plus au long cet article, ainsi qu'un autre du même auteur dans la même Revue, vol. VI, p. 238, espérant et croyant pouvoir démontrer que le verbe auxiliaire basque, qui correspond à „avoir”, n'est autre chose que le verbe biscayen *eroan*.¹⁾ Nous ne voulons cependant pas passer sous silence

¹⁾ Dans une note au bas de la page 205 M. Vinson dit: »Malgré des critiques sévères et autorisées, que j'ai entendu adresser à M. van Eys, je crois devoir maintenir” etc. etc. Nous regrettons de devoir relever ici une petite inadvertance de M. V. Il ne nous a jamais »entendu adresser” des critiques, vu que, quand nous avons eu l'avantage de le voir, il n'y avait personne de mêlé à notre conversation. Il avait entendu, nous écrit-il, faire des critiques sur l'essai de grammaire, ce qui ne nous étonne nullement, étant en désaccord avec la généralité des basquistes. Nous regrettons beaucoup, dans l'intérêt d'une troisième édition de l'essai, de ne pas connaître ces critiques, ni les erreurs sérieuses dont M. V. parle. Ne sachant pas de quoi il est question, il n'y a pas moyen de vérifier si le reproche est fondé.

quelques détails intéressants. D'abord la question de la permutation de *h* en *k* ou bien de *k* en *h*.

Nous avons déjà traité cette question dans la préface de notre dictionnaire; nous voulons seulement ajouter un nouvel exemple, qui évidemment ne tranche pas la question, mais qui, du moment qu'on aime à aller du connu à l'inconnu, donne un grand poids à notre hypothèse; et c'est le nom de la ville de Petriquiz, qui dans le onzième siècle était Betrihiz. V. l'intéressante brochure de M. Luchaire, Remarques sur les noms de lieux du pays basque. Pau, 1874. — A la page 213, toujours du même article, M. V. dit: „L'une d'elles (formes) est le singulier respectueux actuel, que le Pr. B. avec Inchauspe, Zavala, van Eys, etc. donne dans ses paradigmes comme la seconde du sing. Je crois que c'est là un procédé défectueux.” — Nous avons en effet placé dans les tableaux *su* comme deuxième per-

Nous venons de recevoir encore à temps le nouveau numéro de la Revue pour pouvoir répondre à une observation de M. Vinson (pag. 65) dans un compte rendu de notre dictionnaire: »il n'y a point en lab. nav. et bisc. de terminaisons auxiliaires *daroot*, etc.; *daroot* je le fais marcher, je l'emporte, n'a rien de commun avec *dranat*, contracté non de *darauat*, mais de *deraukat* »je l'ai à toi". *Daroot*, il est vrai, n'est point lab. etc.; c'est une faute d'impression; il fallait *darot* »il me le"; comme ce sera une faute d'impression quand M. Vinson nous fait citer *darot* pour du bisc. Ces formes en *aro*, comme terminaisons relatives, n'appartiennent qu'aux dialectes lab. nav. et bn. M. V. a lu bn. pour bisc. — Pour ce qui concerne l'explication de *dranat* contracté de *deraukat*, M. Vinson nous permettra de lui demander de le prouver, et quand il en aura produit la preuve (le *k*, dont la chute n'est prouvée nulle part, s'y oppose), nous lui demanderons d'où vient *deraukat*; c'est là qu'il faut en venir. Le radical *a* ne nous expliquera certes ni *deraukat* ni aucune des formes semblables. De plus il aurait fallu citer dans quelle localité on se sert de *deraukat* pour »je l'ai à toi"; *drankat* (*draucal*) signifie »je l'ai à lui". »Je l'ai à toi se rend par *dranat*, comme l'écrivit Liçarrague et avec raison, croyons nous; *dranat* sera pour *draukat*; le *h* de la 2^{de} pers. est généralement absent. Axular et d'autres écrivent *der* pour *dr* ou *dar*, ce qui importe peu pour le moment.

sonne du singulier, puisque c'est la forme admise; mais nous avons été le premier à démontrer dans notre grammaire, que *zu* est un pluriel; v. Essai de Gram. p. 21 et p. 105—106.

C'est à propos de cela que M. Duvoisin a dit dans sa critique: „Il émet encore une opinion très-inattendue sur le singulier *zu* (vous) qu'il suppose avoir été à l'origine le pluriel de *hi* (toi)". Il va sans dire que l'étonnement de M. Duvoisin est très-flatteur pour nous.

Nous l'avons déjà dit, le verbe fréquentatif biscayen *eroan* ou *eruan* est, selon nous, le nom verbal d'où dérive le verbe auxiliaire correspondant à „avoir”. *Eroan* ou *eruan* signifie emporter, enlever, et est formé de *erazo-joan*, faire aller. En biscayen le verbe *joan* sert à donner au nom verbal qu'il accompagne le sens d'un verbe fréquentatif; si le verbe est intransitif c'est *joan*; s'il est transitif c'est *eroan*. L'emploi d'un tel verbe comme auxiliaire n'a rien de surprenant; en italien le verbe *andare*, aller, joue le même rôle. On dit: *se va dicendo*, on va disant, pour: on dit. — En biscayen on dit donc *jaten daroat*, je mange, j'ai l'habitude de manger. Pour ne plus avoir à revenir sur les mutations des lettres, nous donnons ici les flexions admises en labourdin, dans lesquelles se retrouvent encore la forme primitive et la forme usée, contractée. Les voici: *darot* ou *daut*, il à moi; *daroku* ou *dauku*, il à nous; *daro* ou *däo*, il à lui; *laroket* ou *lauket*, il à moi (condit.) Si ce n'était déjà connu d'autre part, ces exemples nous prouveraient la chute de *r*; ensuite ils nous prouvent que *ao* devient *au*. Ceci posé, voyons le présent de l'indicatif du verbe *eroan*, emmener, en regard duquel nous placerons l'auxiliaire dans les dialectes principaux.